

## LE KIOSQUE

Réalisé par Alexandra Pianelli (2021)

Mardi 14 mars à 20h30

En présence de Joffrey Speno, cinéaste,  
critique et programmeur

Artiste plasticienne, Alexandra Pianelli réalise avec *Le Kiosque* un de ses tout premiers films. Dans un kiosque à journaux familial de l'ouest parisien, elle filme sur plusieurs années tout en y travaillant. La clientèle diverse dont émergent des personnages et des situations se fait théâtre de la société, tandis que se révèle la précarisation d'une profession en voie de disparition. Véritable veduta sur un monde qui bascule, ce huis clos travaille avec ingéniosité une multitude de supports et de dispositifs lui conférant un charme et une sensibilité indéniable.

Entretien, par Joffrey Speno (extraits)

[https://imagesdelaculture.cnc.fr/ressources/-/asset\\_publisher/5rdZw1PiBdPf/content/le-petit-theatre-d-un-monde-qui-basculer?inheritRedirect=false#.Y96H9SxDXmL.mailto](https://imagesdelaculture.cnc.fr/ressources/-/asset_publisher/5rdZw1PiBdPf/content/le-petit-theatre-d-un-monde-qui-basculer?inheritRedirect=false#.Y96H9SxDXmL.mailto)

**KIOSQUE**



**L'héritage familial est très présent : les traces de doigts dans les bacs à pièces, la présence de votre mère... Y a-t-il pour vous une portée plus large à cette chronique personnelle ? L'ouverture du film, depuis l'intérieur du kiosque, et la fin qui le voit démonté et disparaître suggèrent la fin d'une époque, d'un métier.**

Il m'était impossible de faire ce film en faisant l'impasse sur la dimension familiale ou cette idée de filiation. Je suis à l'extérieur, dans l'espace urbain, mais je me sens paradoxalement à l'intérieur, chez moi, dans mon espace. Les murs sont familiers, ma famille y a passé sa vie. Leurs pas ont poli le sol. Les traces de leurs doigts et d'autres gestes répétitifs ont creusé des empreintes dans le mobilier. Le film est à l'image du lieu. Il mêle des scènes à caractère intime (famille, confidences de clients...) et des images publiques de la rue. L'ouverture et la fermeture du kiosque sont le reflet d'une manutention journalière considérable, qui se répète avec la même précision et aux mêmes horaires. Pour le film, je n'en ai gardé que la dimension symbolique : l'installation d'un petit théâtre qui naît sous nos yeux et qui tout aussi vite disparaît. J'ai demandé à Olaf de rejouer une sorte de Zarathoustra [de Richard Strauss] pour l'ouverture du rideau au début du film. Cette référence potache à 2001, l'Odyssée de l'espace est une fausse promesse d'un grand film d'aventures en 4K ! Mais bien sûr, il y est question de mort. Il ressemble plus à une comédie dramatique qu'à un film d'action : c'est la fin d'une saga familiale, la fin d'une communauté réunie autour d'un kiosque, et certainement un nouveau tournant pour la presse. La fracture entre monde papier et monde numérique est manifeste à l'écran. Je filme les supports (journaux, magazines, poste de radio, téléphone...) et je m'entretiens avec les lecteurs sur cette nouvelle ère dominée par l'immatériel. Cette fracture est aussi générationnelle et l'on m'entend prodiguer des conseils techniques aux plus âgés, dans une sorte de tentative de réconciliation de ces deux mondes.

**Certains échanges avec les clients ainsi que le contexte social qui fait irruption donnent une teinte politique au film. Vous n'hésitez pas à vous exprimer à certains endroits non sans une certaine ironie : énumération des journaux d'extrême droite, évocation de la Manif pour tous, "on nage en eaux troubles là" lorsque deux hommes tiennent par exemple des propos misogynes. Comment avez-vous travaillé cette portée ?**

Un kiosque est une caisse de résonance de l'actualité, une petite agora pour débattre des grands enjeux de notre époque : la crise, l'immigration, le chômage, le réchauffement climatique, les mariages princiers... Il est un poste d'observation d'une certaine société française. Au fil des ans, j'ai vu quadrupler les ventes de journaux d'extrême droite, j'ai vu la place Victor Hugo devenir un point de ralliement pour les opposants au Mariage pour tous, et l'Islam, le vendeur de fruits bangladais, se faire conduire au poste de police de plus en plus souvent. Je voulais évoquer ces sujets forts et trouver une manière de dépeindre le climat d'une époque. Faire le portrait de ce métier, c'est aussi faire celui de ce quartier, d'une génération vieillissante. En tant que vendeuse, je ne pouvais pas mettre mes convictions en avant. L'humour a été ma technique de survie pour trouver la bonne distance. Dans le film, cette voix subjective tantôt amusée, mal lunée ou encore didactique, fait du spectateur son complice et son confident. Elle impulse et porte le récit, se fait le relais de ma découverte du métier, de mes interrogations, de ma retenue.



## “Le Kiosque”, d’Alexandra Pianelli : un documentaire plein de vie entre les piles de magazines



Elle a passé six ans dans ce kiosque du 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, tenu avant elle par sa mère, par sa grand-mère. Déjà toute une histoire ! Avec son vieil iPhone, la réalisatrice a filmé son quotidien dans ce lieu exigu. Et nous révèle ainsi, avec modestie et inventivité, tout un monde.

Par François Ekchajzer

Vivre de son art est rarement chose aisée, surtout lorsqu'on débute. Quand, après des études aux Arts décoratifs de Strasbourg, il lui a fallu trouver un petit boulot pour payer son loyer parisien, c'est tout naturellement qu'Alexandra Pianelli a accepté le remplacement proposé par sa mère dans le kiosque à journaux de la place Victor-Hugo – un lieu de vente qu'elle-même tenait de sa propre mère, laquelle le tenait de la sienne. Enfant, Alexandra n'imaginait pas succéder aux femmes de sa famille, mais y passait souvent, le temps de lire ou de chiper *Le Journal de Mickey*, puis certains magazines de musique. « Moi qui pensais connaître cet endroit, j'ai découvert que je me trompais en occupant la place où j'avais vu ma mère travailler. Comme dans un rêve, j'ai commencé à jouer à la vendeuse, pensant que ce serait pour quelques mois. J'y suis restée six ans. »

À défaut de pouvoir vivre de son art, Alexandra Pianelli est devenue vendeuse de journaux, exerçant ce métier physique dans cet espace exigu et sans commodités, exposé aux intempéries et à l'agitation urbaine. Mais on ne se refait pas. Le besoin de créer ne l'a pas pour autant quittée, et un film est sorti de cette longue expérience, occasion de concilier activités alimentaire et artistique. Elle qui, voilà plus de douze ans, s'était fait embaucher comme concierge pour tourner un court métrage au cours de ses études – *Fenêtre sur cour* (Quelque chose de Tennessee), ou la vie d'un immeuble parisien saisie du point de vue d'une loge de gardiens – a trouvé dans ce kiosque un poste d'observation somme toute assez semblable : un cadre ouvert sur les gens qui vont, viennent, entrent et sortent.

« Comme il n'y a pas de porte à pousser dans un kiosque à journaux, les échanges avec les passants comme avec les clients sont beaucoup plus directs et plus bruts que dans une boutique. Et puis, la kiosquière est visible depuis la rue tout autant qu'elle l'observe. Comme, avant moi, ma mère et mes grands-mères, je suis devenue une actrice du quartier. Certains clients étaient familiers de mes parents. Il y en avait même qui avaient connu mes grands-parents. Acheter de la presse était, pour eux, l'occasion d'échanger quelques mots avec moi. » Personnes âgées ou à la rue passant certains jours plusieurs fois, qui trouvaient dans ce petit commerce du 16<sup>e</sup> arrondissement une présence et une oreille toujours disponibles.

Si le choix du point de vue est pour beaucoup dans la justesse d'un documentaire, les moyens mis en œuvre pour le réaliser sont tout aussi déterminants. À la grande modestie de son lieu de tournage, dont Alexandra Pianelli ne sort pour ainsi dire pas, répond celle d'un dispositif technique on ne peut plus restreint. Un iPhone même pas dernier cri, auquel s'est ajouté une caméra GoPro installée sur sa tête pour des vues subjectives en mouvement qui se sont avérées inutiles, et un micro qui s'est révélé moins efficace que celui de l'iPhone, trop sensible aux bruits périphériques du métro et du système d'affichage publicitaire associé au kiosque. « Quatre-vingt-dix pour cent du son du film est celui de mon iPhone 4, dont le micro très directionnel était généralement à moins d'un mètre des personnes filmées. »

Film pauvre, *Le Kiosque* ne joue pas de cette modestie pour attendre le spectateur. Aucune coquetterie, ni rien d'ostentatoire dans l'esthétique de ce documentaire tourné avec les moyens du bord. Rien qui cherche à gagner l'indulgence du public. D'autant que sa construction témoigne d'une rigueur et d'une inventivité très appréciables. Outre les scènes de vie saisies depuis sa caisse, Alexandra Pianelli a exploité ses talents de plasticienne pour fabriquer chez elle des maquettes de kiosques en carton et évoquer en mode « tuto » l'économie de la presse et la crise de la distribution dont les kiosquiers font les frais.

Volontiers didactique, mais surtout vif et débordant de vie, *Le Kiosque* est une belle découverte. Un premier film grand ouvert sur autrui et d'une intégrité sans faille, dont on attend de découvrir l'œuvre qu'il semble annoncer.

<https://www.telerama.fr/cinema/le-kiosque-dalexandra-pianelli-un-documentaire-plein-de-vie-entre-les-piles-de-magazines-6986634.php>